

De Trotsky à Kafka

Dès ma dix-huitième année j'étais « engagé » politiquement. A ma vingtième, membre du parti communiste, à ma vingt-deuxième membre de l'opposition dite « de gauche » dans le Parti, puis des diverses organisations trotskystes, jusqu'en 1945. « Engagé » donc non seulement en esprit, ou par sentiment, mais en « militant », le militantisme consistant à payer de sa personne, à se livrer à des activités qui « engagent » votre vie de tous les jours, quelque autre forme que vous ayez donnée à votre existence par la place que vous occupez ou la fonction que vous exercez dans la société. C'est cela pour moi le véritable engagement. S'il travaille à changer les fondements économiques, intellectuels, moraux, ou même seulement les formes de la société dans laquelle le sort vous a placé, il comporte des risques.

Il existe une autre forme d'engagement : l'engagement dans le métier ou la fonction. Beaucoup y trouvent leur raison de vivre. Beaucoup également, y ayant été contraints, cherchent à s'y adapter, à en changer, à s'en débarrasser. Ils aspirent à un commun point de fuite : la retraite.

Les artistes, littérateurs, peintres, comédiens, funambules, etc. ont eux aussi leurs formes d'engagement. Si l'on commence à exercer une de ces activités pour soi, pour son propre plaisir, sa propre façon de ruser avec le temps qui nous est imparti pour vivre, en général on ne s'y cantonne pas. Pour qu'il existe vraiment, pour qu'il soit reconnu comme tel, l'écrivain doit être lu, les productions du peintre regardées, les prouesses du comédien appréciées par les spectateurs ou les auditeurs. Pour prendre le cas

Serviteur !

de Flaubert ou de quelque autre partisan de « l'art pour l'art », théorie en vogue parmi certains poètes et écrivains du XIX^e siècle, si « la tour d'ivoire » lui permettait d'écrire loin des agitations du siècle, l'amenant à croire et à dire qu'il n'envisageait pas de publier ses œuvres de son vivant et qu'il n'avait cure de la postérité, cette attitude, d'abord il ne s'y est pas tenu, ensuite il a donné dans *Madame Bovary* ou *L'Education sentimentale* une peinture féroce du monde dans lequel il vivait : celui de la petite bourgeoisie de province d'une part, celle de l'agitation parisienne avant et après la révolution de 1848 d'autre part. Moralité : même si l'artiste, l'écrivain en l'occurrence, le romancier refuse quelque « engagement » que ce soit, il ne peut faire que son œuvre ne l'engage, que l'écriture ne soit en elle-même un engagement.

Il y a cinquante ans et plus, on pensait la même chose en l'exprimant autrement. « La littérature doit mener quelque part », disait André Breton, ce quelque part restant à définir par l'exercice même de cet art, et c'était également l'écrivain, le poète qu'elle était censée mener « quelque part ». De son côté, Sartre posait des questions qui, quelles que soient les réponses qu'il leur a données, restent d'actualité : pourquoi écrit-on ? pour qui écrit-on ?

A l'époque, j'opérais la transition du militantisme politique vers une activité qui semblait mieux répondre, étant donné les circonstances — la fin de l'Occupation et de la guerre, la Libération, la fin d'espoirs utopiques —, à mes capacités, sinon à mon intérêt pour la lecture, la réflexion sur ce que je lisais, l'histoire littéraire, la critique. Un intérêt qui avait commencé tôt et qui, dans l'immédiate avant-guerre, avait trouvé à s'exercer en passant des compromis avec le strict militantisme. J'écrivais dans nos périodiques d'extrême-gauche, la revue *Masses* de René Lefevre, *La Lutte de classes* de Pierre Naville, *La Vérité*, des articles vantant par exemple *La Condition humaine* de Malraux, les romans « prolétaires » d'Henry Poulaille, ou de Tristan Rémy, populistes d'Eugène Dabit, ou encore *Le Sang noir* de Louis Guilloux. Je m'enthousiasmais à la découverte en URSS de ce qu'ils appelaient les *rabcors*, des ouvriers qui racontaient leur vie, leur travail, leurs espoirs dans le socialisme. Je fis même, pour les élèves des Grandes Ecoles, une conférence sur « la littérature prolétarienne ».

Pourtant, Sartre, qui m'apparaissait comme l'homme le plus intelligent de l'après-guerre, me décevait par ses réponses trop

De Trotsky à Kafka

évidentes aux questions qu'il posait. On écrivait selon lui pour communiquer, livrer des messages, les écrivains bourgeois écrivait pour les bourgeois, les Surréalistes pour les dandys... L'écrivain devenait un rouage social et se trouvait être, par la grâce de Sartre, responsable de la marche du monde. Sartre tenait Flaubert pour complice des Versaillais en raison de son indifférence pour la Commune de Paris (on peut même dire : pour avoir été contre). Les ressorts de la littérature me paraissaient plus subtils, et il fallait que je m'explique à moi-même pourquoi je tenais Louis-Ferdinand Céline pour un grand écrivain en dépit de son répugnant antisémitisme. Non, les choses n'étaient pas si simples.

Je lançai, grâce à René Julliard, une revue littéraire, *Les Lettres Nouvelles* — c'était en 1953 —, où je tentais de définir ce qu'était pour moi la littérature parmi les conceptions qu'on en donnait alors : celle de Sartre pour qui l'engagement en littérature était forcément politique, celle de Paulhan et de la NRF qui menait à l'écriture pour l'écriture, à l'esthétisme. Je rappelais quelques vérités qui, à les relire, me font sourire : 1) « La littérature est expression » : elle vise aussi bien « les formes de la vie idéologique et sociale que les formes individuelles de la sensibilité [...] hors de toute censure morale, politique ou même logique » ; 2) « La littérature est création » : « produit de l'activité de certains hommes, elle vise, par l'intermédiaire de l'écrit, à commander, influencer, modifier à son tour d'autres hommes [...] elle répugne à fournir des mots d'ordre pour l'action immédiate » ; 3) La littérature est art : c'est-à-dire forme d'expression liée à une technique... etc. Je souris parce que ce sont là des évidences.

Des évidences qui mènent à d'autres évidences non plus pour celui qui écrit mais pour celui qui juge les écrits des autres, le critique, l'historien de la littérature, voire le journaliste. Aujourd'hui qu'a disparu, en littérature, l'engagement politique, sinon idéologique, sauf pour une certaine droite qui, littérairement, fait figure d'exception, aujourd'hui que sur la littérature moyen d'expression, création, art, prévalent toutes les formes de communication de l'audiovisuel, aujourd'hui que la critique littéraire, non seulement ne sait plus à quelles règles intellectuelles ou morales elle peut se fier, mais se voit contrainte d'accompagner les tendances du marché, de suivre les courants de la mode, fût-ce en s'en gaussant, fût-ce en trépignant, aujourd'hui qu'elle ne peut

Serviteur !

refuser de fermer l'oreille à une rumeur, généralement venue des maisons d'édition (on paie des gens pour cela), il devient difficile d'exercer, dans le respect de soi et le respect du lecteur, un métier qui paraît obsolète.

Je me souviens d'André Breton — j'ai subi moi aussi ses anathèmes — pour qui l'injure suprême à l'endroit d'un poète, d'un écrivain, on pourrait ajouter, d'un critique, était : « disqualifié moralement ». A ses yeux, à des époques diverses de leur vie furent « moralement disqualifiés » par lui : Artaud, Philippe Soupault, Georges Bataille, Raymond Queneau, Jacques Prévert, Georges Limbour. Vous me direz que, « littérairement », les « disqualifiés » ne s'en sont pas plus mal portés et que Breton est souvent revenu par la suite sur les mouvements d'humeur causés par ses principes. Des principes de cette sorte, c'est-à-dire de non-compromission absolue avec ce qui fait de la raison d'écrire une raison de vivre, quelques autres les ont illustrés, de Flaubert à Kafka. Ce serait pour la critique une raison d'exister que de nous signaler ceux qui, aujourd'hui, leur ressemblent.

Réponse à l'enquête :
« Littérature. L'engagement aujourd'hui »,
Politis (15-21 mars 2001).